

Engranger les succès

Francine Saint-Laurent

Numéro 165, été 2020

Granges anciennes. L'art de tenir debout

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93406ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Saint-Laurent, F. (2020). Engranger les succès. *Continuité*, (165), 32–35.

DOSSIER
GRANGES ANCIENNES

SUR LE TERRAIN

Engrar les

Chaque grange qui disparaît arrache une page de l'histoire du Québec. Pour sauver leur favorite, certains citoyens font preuve d'une créativité sans bornes. En témoignent ces trois remarquables opérations de sauvetage.

FRANCINE SAINT-LAURENT



nger succès

Les anciennes granges en bois sont les cathédrales de nos campagnes. Elles rappellent le passé agricole du Québec et le labeur de ses habitants, qui ont trimé dur pour assurer leur subsistance. Aujourd’hui, elles offrent un spectacle à la fois beau et triste, croupissant au milieu des champs. Toutefois, quand des inconditionnels du paysage champêtre s’emparent de ces grands bâtiments pour les révéler sous un nouveau jour, le résultat est souvent ravissant.

Des exemples de conversions réussies? Des acteurs montent désormais sur les planches en bois anciens des théâtres La Marjolaine (Estrie), La Roche à Veillon (Chaudière-Appalaches) et du Bic (Bas-Saint-Laurent). La Grange de la Gatineau accueille des réceptions, ainsi que la Grange Manson, en Estrie. La maison Cassis Monna & Filles reçoit sa clientèle dans un bâtiment ancestral restauré de l’île d’Orléans; la Poterie de Port-au-Persil expose ses céramiques dans un lieu similaire. Et le cabinet d’architecture La Firme a aménagé une somptueuse résidence dans une bâtisse en perdition au pied du mont Owl’s Head.

Nos recherches nous ont même permis de découvrir une grange transformée en aréna! À Saint-Camille-de-Bellechasse, le producteur agricole retraité Michel Blouin a sauvé un bâtiment en y intégrant une patinoire ouverte aux gens de la région. Comme quoi les possibilités n’ont de limite que celles de l’imagination.

Nouveauté: la grange à sucre!

Propriétaires de l’érablière Aux Petits Plaisirs, Frédéric Vincent et Marie-Ève Goyer flairent rapidement le bon filon quand ils achètent une terre à Warwick, en 2011. La grange abandonnée qui s’y trouve possède un cachet indéniable, malgré son délabrement. D’une dimension de 40 pieds sur 11 pieds (12,2 m sur 3,4 m), elle aurait été construite vers les années 1940 pour abriter des animaux de ferme. Le couple décide de lui donner une seconde vie en en faisant une cabane à sucre. Le lieu offre en effet un cadre parfait pour des repas traditionnels!



« Nous l’avons sauvée juste à temps, raconte M. Vincent, agronome de formation. Quelques tôles du toit flottaient au vent. Lorsqu’on a défait les revêtements muraux, on voyait dehors à travers les planches. Cela nous a pris deux ans à la restaurer à temps perdu. » Certains travaux s’avèrent un casse-tête. Le couple désire une grande aire ouverte pour recevoir les gens, de même qu’un bel espace pour la cuisine et la boutique... mais des poteaux pour attacher des vaches sont plantés tous les quatre pieds. « Comment jeter tout ça à terre sans recevoir le plafond sur la tête? On a dû faire appel aux services d’un entrepreneur spécialisé. »

Rénover une si grosse bâtisse présente aussi un défi sur le plan financier. « Si ça déraile, on peut facilement ajouter plusieurs zéros à la somme prévue. D’où l’importance de dresser un budget très clair, de le réviser souvent et de bien planifier ses travaux », ajoute-t-il.

Les propriétaires de l’érablière Aux Petits Plaisirs ont transformé leur grange ancienne (à droite) en cabane à sucre (à gauche).

Source : Érablière Aux Petits Plaisirs



À Percé, la grange de la compagnie Charles Robin est devenue un centre d'art dans les années 1950. Aujourd'hui, elle accueille la salle de projection du festival de cinéma et d'art Les Percéides.

Photo : William De Merchant

Les propriétaires des Petits Plaisirs ne regrettent rien. « Même si les travaux sont terminés depuis 2014, on n'arrête pas de se dire "wow" ! » Le couple a veillé à conserver un style rustique à l'intérieur. Pour le décor, il a récupéré du bois d'une autre grange chambranlante située sur sa terre. De 12 000 à 15 000 personnes visitent l'endroit chaque année, et leurs commentaires positifs font la joie des maîtres des lieux. « Les gens prennent le temps d'admirer le bâtiment, constate Frédéric Vincent. Je suis particulièrement fier du fait que nous sommes situés sur un rang souvent emprunté par des cyclistes. La grange ajoute une beauté au paysage, au grand plaisir de ceux qui passent à vélo ! »

Du foin jusqu'au cinéma

La « vieille grange » de Percé, souvent appelée ainsi par les plus âgés de ce beau coin de pays, mérite bien son surnom. Elle est en effet ancienne. « Selon les titres, elle a été construite peu après 1805 par la compagnie de Charles Robin, un célèbre commerçant de morue », relate l'historien Jean-Marie Fallu. Elle fait par ailleurs partie des éléments caractéristiques du site patrimonial de Percé.

Dans les années 1950, la compagnie vend le bâtiment à Jean-Ernest Guité, qui le prête à sa fille Suzanne, une sculptrice. Celle-ci y fonde avec son mari, le peintre italien Alberto Tommi, le Centre d'art de Percé. En pleine Révolution tranquille, une effervescence créatrice anime les milieux artistiques. « À l'époque, c'était la mode de récupérer de vieilles granges. Souvenez-vous des boîtes à chansons », rappelle l'historien. Le Centre d'art devient un carrefour qui accueille des Québécois de renom comme Denise Pelletier, Claude Gauthier, Robert Charlebois, Pauline Julien et Georges Dor. Au sommet de sa popularité dans les années 1960, il ferme ses portes une vingtaine d'années plus tard.

Une entreprise qui organise des croisières autour de l'île Bonaventure, Les Bateliers de Percé, acquiert ensuite la grange, où elle entrepose des équipements pour bateaux. Elle loue des espaces à d'autres compagnies, dont une savonnerie et une brasserie. En 2018, le festival de cinéma et d'art Les Percéides devient locataire, aménageant sur place un bar et une salle de projection. « La vieille grange attendait de renaître. C'est un lieu vraiment inspirant », de dire le fondateur de l'événement, François Cormier. « Les gens sont curieux de l'histoire de l'endroit. Ils prennent d'assaut les caissiers pour en savoir davantage. Certains tentent même d'entrer pour voir l'intérieur, même lorsque les portes sont verrouillées. » Au point qu'il a dû donner une petite formation au personnel ! D'ailleurs, l'équipe du festival réalise actuellement un documentaire sur le sujet.

Pierre-André Vézina, scénographe et muséographe, n'a pas surmonté de véritables défis pour modifier les lieux. « Les Percéides en sont à leurs balbutiements, alors nous ne sommes pas dans de gros travaux. Je travaille dans le respect des normes patrimoniales, en restant fidèle à l'esprit du bâtiment. » Pour embellir le bar, qui finance le festival en partie, il a employé de vieilles planches qui portent les stigmates de coups de hache, comme on en voit sur des charpentes anciennes. Au plafond, une installation de bois de grève évoque les marées qui rythment le quotidien de la communauté.

Le Festival a encore beaucoup de projets, se réjouit Pierre-André Vézina. Entre autres, il a lancé une campagne-bénéfice pour rendre au lieu son ancienne vocation artistique en le dotant d'une vraie salle de cinéma et d'un espace pour accueillir des événements. Le public est invité à acquérir un siège virtuel sur campagnebenefice-centredartperce.org. La vieille grange, une perle dans l'écrin de la Gaspésie, mérite un bel avenir.



Entre la traite et l'étude

Parfois, on n'a pas besoin de réinventer la roue pour sauver les trésors de nos campagnes. Ainsi, c'est un groupe d'agriculteurs qui a récupéré la grange de la Ferme-du-Plateau-de-Coaticook. L'imposant bâtiment a été construit en 1912 par Eugene Orson Baldwin, un riche excentrique qui possédait à l'époque l'un des plus grands troupeaux de vaches jersey au Canada. La grange mesurait à l'origine 280 pieds (85,3 m) de longueur. Rien de moins! Elle a ensuite été allongée de 60 pieds (18,2 m) pour englober le silo, qui s'y trouve encore. Sa structure d'acier, rarissime pour un bâtiment agricole du début du XX^e siècle, est revêtue de bardeaux de cèdre, peinte en rouge et couverte de tôle embossée de feuilles d'érable. Son emplacement sur un plateau lui permet de dominer, semble-t-il, le clocher de l'église de Saint-Edmond, à Coaticook...

En 1919, toutefois, M. Baldwin fait faillite. « La ferme passe entre les mains de quelques propriétaires avant d'être achetée en 1989 par la Ville de Coaticook, qui songe à y développer un secteur résidentiel. La grange est alors menacée de démolition », relate Catherine Quirion, adjointe au Centre d'initiatives en agriculture de la région de Coaticook (CIARC), l'organisme qui possède aujourd'hui le bâtiment.

Le Festival du lait (rebaptisé Expo Vallée de la Coaticook) sauve ce morceau de patrimoine en y tenant le concours des animaux de ferme. « Les agriculteurs participants se disent qu'il faut faire quelque chose avec ce bâtiment hors du commun », poursuit M^{me} Quirion. En 1990, ils créent le CIARC pour « dynamiser le milieu agricole par des projets innovateurs », notamment par l'enseignement à la relève; ils achètent la ferme deux ans plus tard. La grange-étable est alors rouverte à la production laitière. En 1999, elle est citée comme monument historique par la Ville de Coaticook. Le lieu, mis en valeur par des panneaux d'interprétation, est accessible aux visiteurs durant la saison estivale.

Aujourd'hui, il faudrait apporter des modifications majeures à cette construction d'époque pour y intégrer les nou-



Dans les années 1990, un organisme agricole a sauvé la grange de la Ferme-du-Plateau-de-Coaticook, exceptionnelle par ses dimensions et sa structure d'acier. Mais l'avenir du bâtiment demeure incertain... On le voit ici lors de sa construction et de nos jours.

Source : CIARC

velles technologies de soins aux vaches et de traite robotisée. « Nous sommes une ferme-école. Les étudiants doivent apprendre les technologies de pointe qui répondent aux besoins actuels du marché du travail », précise Catherine Quirion. Le CIARC songe donc à bâtir une étable laitière moderne. La vieille grange serait utilisée à d'autres fins agricoles. « La production laitière est notre vache à lait. Cependant, l'industrie vit des moments difficiles depuis quelques années. » Le CIARC cherche une aide financière gouvernementale pour assurer sa pérennité ainsi que celle du bien dont il est le gardien.

La préservation des granges anciennes passe par une diversité de solutions. Chaque lieu doit élire la mission qui guidera sa conversion. Une démarche de longue haleine, qui n'est jamais vraiment terminée. ♦

Francine Saint-Laurent est journaliste indépendante.
